

# *Birds in the night*

*Vous n'avez pas eu toute patience,*

*Cela se comprend par malheur, de reste ;*

*Vous êtes si jeune ! Et l'insouciance,*

*C'est le lot amer de l'âge céleste !*

*Vous n'avez pas eu toute la douceur,*

*Cela par malheur d'ailleurs se comprend ;*

*Vous êtes si jeune, ô ma froide sœur,*

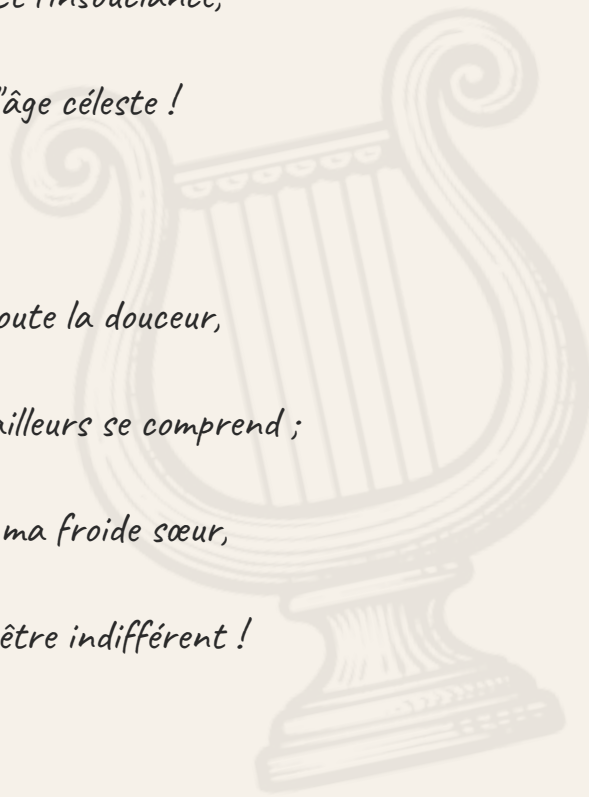
*Que votre cœur doit être indifférent !*

*Aussi, me voici plein de pardons chastes,*

*Non, certes ! joyeux, mais très calme en somme*

*Bien que je déplore, en ces mois néfastes,*

*D'être, grâce à vous, le moins heureux homme.*



---

*Et vous voyez bien que j'avais raison*

*Quand je vous disais, dans mes moments noirs,*

*Que vos yeux, foyers de mes vieux espoirs,*

*Ne couvaient plus rien que la trahison.*

*Vous juriez alors que c'était mensonge*

*Et votre regard qui mentait lui-même*

*Flambait comme un feu mourant qu'on prolonge,*

*Et de votre voix vous disiez : « Je t'aime ! »*

*Hélas ! on se prend toujours au désir*

*Qu'on a d'être heureux malgré la saison...*

*Mais ce fut un jour plein d'amer plaisir,*

*Quand je m'aperçus que j'avais raison !*

---

*Aussi bien pourquoi me mettrais-je à geindre ?*

*Vous ne m'aimiez pas, l'affaire est conclue,*

*Et, ne voulant pas qu'on ose me plaindre,*

*Je souffrirai d'une âme résolue.*

*Oui ! je souffrirai, car je vous aimais !*

*Mais je souffrirai comme un bon soldat*

*Blessé qui s'en va dormir à jamais,*

*Plein d'amour pour quelque pays ingrat.*

*Vous qui fûtes ma Belle, ma Chérie,*

*Encor que de vous vienne ma souffrance,*

*N'êtes-vous donc pas toujours ma Patrie,*

*Aussi jeune, aussi folle que la France ?*

---

*Or, je ne veux pas – le puis-je d'abord ?*

*Plonger dans ceci mes regards mouillés.*

*Pourtant mon amour que vous croyez mort*

*A peut-être enfin les yeux dessillés.*

*Mon amour qui n'est que ressouvenance,*

*Quoique sous vos coups il saigne et qu'il pleure*

*Encore et qu'il doive, à ce que je pense,*

*Souffrir longtemps jusqu'à ce qu'il en meure,*

*Peut-être a raison de croire entrevoir*

*En vous un remords qui n'est pas banal,*

*Et d'entendre dire, en son désespoir,*

*À votre mémoire : ah ! fi ! que c'est mal !*

---

*Je vous vois encor. J'entr'ouvris la porte.*

*Vous étiez au lit comme fatiguée.*

*Mais, ô corps léger que l'amour emporte,*

*Vous bondites nue, éplorée et gaie.*

*Ô quels baisers, quels enlacements fous !*

*J'en riais moi-même à travers mes pleurs.*

*Certes, ces instants seront, entre tous*

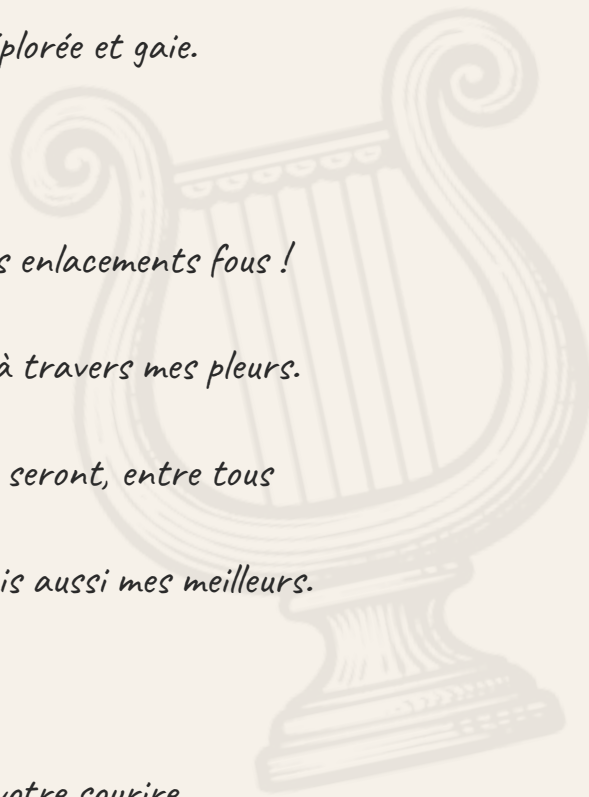
*Mes plus tristes, mais aussi mes meilleurs.*

*Je ne veux revoir de votre sourire*

*Et de vos bons yeux en cette occurrence*

*Et de vous enfin, qu'il faudrait maudire,*

*Et du piège exquis, rien que l'apparence.*



---

*Je vous vois encore ! En robe d'été*

*Blanche et jaune avec des fleurs de rideaux.*

*Mais vous n'aviez plus l'humide gaîté*

*Du plus délirant de tous nos tantôts.*

*La petite épouse et la fille aînée*

*Était reparue avec la toilette*

*Et c'était déjà notre destinée*

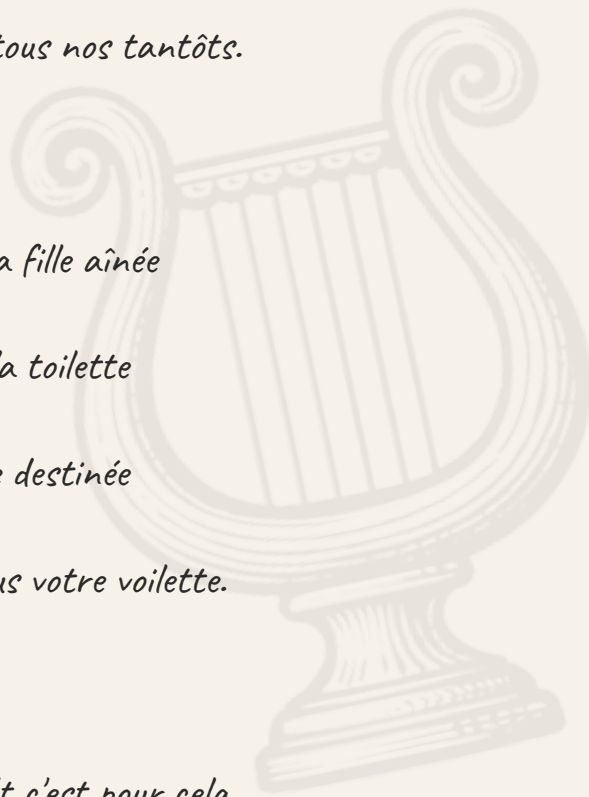
*Qui me regardait sous votre voilette.*

*Soyez pardonnée ! Et c'est pour cela*

*Que je garde, hélas ! avec quelque orgueil,*

*En mon souvenir qui vous cajola*

*L'éclair de côté que coulait votre œil.*



---

*Par instants je suis le pauvre navire  
Qui court démâté parmi la tempête  
Et, ne voyant pas Notre-Dame luire,  
Pour l'engouffrement en priant s'apprête.*

*Par instants je meurs la mort du pécheur  
Qui se sait damné s'il n'est confessé,  
Et, perdant l'espoir de nul confesseur,  
Se tord dans l'Enfer, qu'il a devancé.*

*Ô mais ! par instants, j'ai l'extase rouge  
Du premier chrétien, sous la dent rapace,  
Qui rit à Jésus témoin, sans que bouge  
Un poil de sa chair, un nerf de sa face !*

*Bruxelles-Londres. – Septembre-octobre 1872.*

*Paul Verlaine (1844-1896)*

